

Une lettre

Lisa Carducci

Volume 8, Number 3-4, Spring–Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6068ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Carducci, L. (1993). Une lettre. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 6–12.

LISA CARDUCCI

Une lettre

Je suis vieille et laide. Oh ! pas très très laide, mais pas belle. En décembre, j'aurai 58 ans. Je suis née dans le Jiangxi; je m'appelle Jin Mei, Jin comme de l'or et Mei comme la fleur de prunier. À la mi-décembre, vous pouvez en voir des hectares pleins de ces merveilleuses fleurs. Elles ne craignent pas l'hiver. Quand tous les autres arbres sont dépouillés, elles s'épanouissent au soleil.

Je n'avais que quatre ans lorsque je perdis ma mère. Mon frère avait sept ans. Notre père fut obligé de nous placer. Jin Chao Yang (son prénom signifie : tourné vers le soleil) fut pris en charge par la sœur aînée de ma mère, tandis que moi, c'est une famille de Shang'hai qui m'adopta. Je n'ai jamais su pourquoi ce fut cette famille, qui n'avait aucun lien de parenté avec la mienne, ni pourquoi si loin de mon pays natal.

Ma nouvelle mère était gentille avec moi, mon père adoptif pas mauvais. Aujourd'hui je comprends qu'on me faisait travailler beaucoup trop pour une enfant de cet âge, mais à ce moment-là, ne connaissant rien d'autre, tout me paraissait normal. Ce couple avait déjà deux autres enfants; nos parts me paraissaient égales.

Au contraire, j'éprouvais une certaine gêne parce que j'avais autant à manger que les deux filles de la maison tandis que je ne croyais pas y avoir droit. La seule chose qui me manquait, c'étaient des nouvelles de mon frère et de mon père.

Je ne savais pas écrire, car j'étais trop jeune, mais mon frère savait, lui. Il allait déjà à l'école quand maman mourut. Un jour (je devais avoir huit ou neuf ans), je demandai à Deuxième Sœur si elle voulait bien écrire pour moi une lettre à mon père. Maintenant, si je ne savais pas écrire, c'est qu'on n'avait pas cru bon de m'envoyer à l'école. — On ne connaît pas son adresse, me répondit-elle en hochant tristement la tête. — Et mon frère ? — Non plus.

Il ne restait donc qu'à attendre que le Ciel leur rappelle qu'ils avaient à Shang'hai une fille et une sœur qui pensait constamment à eux. Je peux résumer mon enfance en une phrase : j'attendais une lettre.

Quand j'atteignis l'âge de douze ans, ma mère et mes sœurs adoptives m'enseignèrent à confectionner des *mian'ao*, ces vestes en coton piqué qu'on porte encore chez nous. Pendant des heures et des heures chaque jour, je découpais, superposais, et à l'aide d'une mauvaise aiguille qui m'a laissé des cicatrices aux doigts et à la paume, je piquais les épaisseurs de coton. Puis j'enroulais de petits bouts de tissu que je cousais en forme de boutons, je faisais des ganses de cordon. Les jours ne passaient pas; ils étaient tous pareils. Quand le soleil s'étirait paresseusement au matin, j'avais déjà roulé ma natte et je me mettais à l'ouvrage. La pénombre ne

suffisait pas à m'arrêter; il fallait la nuit totale. Ce n'est pas que je n'aurais pas voulu prendre un peu de repos ! Si je faisais mine de m'arrêter, on me faisait sentir que j'étais peu vaillante, paresseuse même, et que demain, on n'aurait peut-être rien de prêt à vendre pour me nourrir. Je travaillais donc sans me plaindre. Dans mon silence intérieur, j'entendais ma propre voix lire une lettre de mon frère qui commencerait par «Tendre petite sœur...»

Un an et demi plus tard, il vint des gens un après-midi à la maison. Une grande agitation régnait. Ce jour-là, on me permit de ne pas travailler et l'on s'affaira autour de moi. Première Sœur brossa longuement mes cheveux et les noua, tressés, avec des rubans roses. On me fit prendre un bain, puis, pour la première fois de ma vie, on me fit endosser un élégant *qipao*. Lorsque les visiteurs arrivèrent, on m'invita à venir les saluer, après quoi mes sœurs me reconduisirent dans la pièce voisine et me dépouillèrent des attraits dont elles s'étaient délestées en ma faveur. J'eus l'impression d'être une poupée qu'on montrait avant de la remettre sous sa cloche de verre. J'entendis que quelqu'un allait se marier. Laquelle des deux ? Les deux ? Je serais donc encore plus seule ? Ah ! mon père, pourquoi ne m'écris-tu jamais ?

Bientôt je commençais à comprendre que celle des trois filles de la maison qui allait partir pour vivre sous le toit de son mari, c'était moi. Moi, la plus petite des trois. Pourquoi moi ? Je ne m'agitais pas, car je savais très bien que cela ne mènerait nulle part. Si l'on avait décidé de me marier, je n'avais rien à dire, rien à faire,

rien à y voir. Mon frère, tu m'as donc oubliée ? Ne t'inquiètes-tu donc pas de la petite sœur ? Dis-moi ce qu'il faut faire ! Écris-moi pour me dire si je serai plus déshonorée par un mariage auquel je ne consens pas ou par le suicide dont la honte rejaillirait sur les miens. Je n'ai pas fréquenté l'école, mais je suis sûre que je pourrais déchiffrer ta lettre.

Quand on me donna à ma belle-mère, je n'avais pas encore quinze ans. Mon mari n'était ni beau ni laid, mais fort; sa famille ni pauvre ni riche, mais honnête. Je me sentais en sécurité au sein de mon nouveau monde, et pourtant je m'ennuyais à mourir. Souvent, quand je me trouvais seule, je pleurais à chaudes larmes en invoquant une lettre de ceux dans les veines de qui coulait le même sang que dans les miennes. Que s'était-il passé pour qu'ils m'oublient totalement ? Jamais ils ne m'avaient écrit; était-il possible qu'ils m'aient abandonnée ?

Pendant un an j'ai été mariée. Auparavant, ma vie n'était pas commencée. Après, elle s'arrêta. C'était au moment de l'invasion japonaise. Les hommes les plus vaillants partirent au combat, laissant le foyer à la garde des femmes. Qui sait ce qu'il était advenu de mon père et de mon frère ? Partis eux aussi, mal habillés, mal nourris et avec de mauvaises armes à la main ? Je me mis à attendre secrètement une lettre de mon mari, une lettre qui commencerait par «Ma tendre petite épouse...» Elle ne vint jamais. Puis un jour, on vint nous apprendre que Liu Guo Bin avait été sauvagement abattu par les Japonais. Je restais seule, veuve à seize ans, avec notre fils que son père n'aurait jamais vu.

Si le destin l'avait ainsi voulu, comment échapper au sort ? Je continuais à travailler dans les champs, les pieds dans la boue, à piquer le riz, mon bébé sur le dos ou dans un panier à côté de moi. Wang Chao Yang et sa famille travaillaient d'est en ouest, tandis que ceux de notre équipe avançaient en sens contraire. À mesure que nous nous rapprochions, nos cœurs se réchauffaient. Il n'en a jamais rien dit, mais je suis sûre qu'il ressentait la même chose que moi, je le voyais dans ses yeux. À chaque extrémité du rang, j'espérais qu'il trouve le moyen de me jeter un message que je glisserais dans ma ceinture et ne regarderais que le soir venu, une fois rentrée chez moi. Il ne fit jamais aucun geste, ne donna aucun signe. Même pas un véritable sourire. Quant à moi, plus j'essayais de chasser son image, plus elle venait me hanter. Je craignais de me trahir, de trahir ma famille et de la déshonorer. Je savais bien que jamais je ne lui appartiendrais, que jamais nos mains ne se toucheraient. Il aurait suffi de deux caractères rapidement tracés à l'encre noire pour que le reste de ma vie soit alimenté en bonheur. Je ne reçus jamais cette lettre.

Mon fils était devenu un jeune homme solide. Après la Libération, une famille hollandaise offrit de se charger des frais de son instruction. Il fit son entrée dans un collège de missionnaires protestants. C'était une chance à ne pas refuser. Peu après, les Hollandais décidèrent de retourner au pays et emmenèrent Liu Tian An en Europe. On m'enlevait mon fils pour en faire un homme et lui offrir un avenir prometteur. Pouvais-je égoïstement le garder auprès de moi ? À défaut de sa présence, il me faudrait pendant plusieurs années me

contenter de ses lettres. Mais ses lettres ne vinrent jamais !

Pendant ce temps, je vieillissais d'inquiétude. Le désespoir s'emparait de moi, puis me quittait comme les nuages qui s'écartent parfois devant un soleil plus puissant qu'eux. On m'assigna une nouvelle fonction : le balayage des rues. Depuis vingt-deux ans que je sers à ce poste. Gratter le crottin des chevaux, entasser les feuilles mortes, entraîner les crachats avec les déchets qu'on refoule au bord des trottoirs pour que d'autres les ramassent. Pendant vingt-deux ans, un bonnet de coton blanc enfoncé jusqu'aux yeux, à respirer la poussière des rues malgré le masque qui le soir est aussi noir que mes gants blancs le matin. Vingt-deux ans à attendre une lettre de mon fils qui à l'étranger a oublié, sinon renié, sa Chine natale et sa mère.

Aujourd'hui, j'ai trouvé un papier, soigneusement plié. Une lettre. Quelqu'un a perdu une lettre, me suis-je dit. J'ai retiré mes gants, je l'ai ramassée avec autant de respect que si une tablette des ancêtres était tombée de l'autel familial, je l'ai secouée de sa poussière. Puis, le cœur battant, j'ai laissé mon balai de branches, et je me suis assise sur ma pelle à déchets. Doucement, très lentement, comme pour ne pas l'apeurer, j'ai déplié le papier. Plus il grandissait, plus je sentais l'excitation monter en moi. Une lettre entre mes mains. Le papier était vierge. Alors je lus, en prononçant bien chaque mot, la lettre que j'avais toujours attendue :

Jin Mei, comment vas-tu ? Comme tu dois m'en vouloir de t'avoir donnée à des inconnus ! Dis-toi qu'au moins tu as la vie, tandis que moi, je perds la mienne en prison pour l'avoir enlevée à ta mère. C'était un accident, mais à la Justice il manquait un coupable. Tu comprends maintenant pourquoi je ne pouvais pas te donner de nouvelles. Assailli par la honte, j'ai attendu que tu comprennes par toi-même. Ma sœur cadette, si je t'avais écrit alors que nous n'étions tous deux que des enfants, n'aurais-tu pas été plus malheureuse encore ? Nos destins ont été inégaux. J'ai eu de la chance, toi non. J'ai toujours su ce qui t'arrivait. Quand je reviendrai auprès de toi, ma douce épouse, quand nous aurons chassé de Chine les Japonais, tu ne quitteras plus mes bras. Je te ferai oublier les souffrances et les privations de la guerre. Respecte ma mère qui est aussi la tienne, sers-la avec dévouement, et demeure-moi fidèle comme je vous aime, bien que je n'en aie pas le droit. De vous le dire seulement me console. Jamais plus je ne vous importunerai. Si je vous ouvre mon cœur, c'est que vous avez déjà compris, et alors tout ce que je dis est inutile, maman chérie, votre fils est devenu un homme puissant et riche dont vous pouvez être fière. Je reviendrai bientôt vous raconter des merveilles et vous combler de tous les biens dont vous ne connaissez même pas le nom.

Ton père ton frère ton époux votre serviteur votre fils

Je repliai soigneusement ma lettre et la glissai dans ma poche. Je la relirai ce soir, une fois rentrée, puis demain et encore après-demain, autant de fois que je voudrai.